

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'érotisme à la canadienne

Alice Parizeau

Volume 9, numéro 6 (54), novembre-décembre 1967

De l'érotisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60577ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parizeau, A. (1967). L'érotisme à la canadienne. *Liberté*, 9(6), 94–100.

l'érotisme à la canadienne

Qu'est-ce que l'érotisme?

Selon les Grecs et les Latins, *eroticus*, c'est tout ce qui se rapporte à l'amour, au petit dieu Eros, mais l'Amérique du Nord a rejeté depuis longtemps cette définition classique, inventée sous le soleil d'Athènes et de Rome, par des peuples qui ignoraient la psychanalyse et le stress. A l'âge de l'atome, l'humanité n'a que faire de postions aussi simplistes. Désormais il s'agit d'un érotisme tout neuf, défini comme une sorte de danger, sur lequel on fait études et enquêtes pour mieux cerner les maux dont il est la cause chez le genre humain.

Aux Etats-Unis les équipes scientifiques parcourent les grandes villes pour interroger leurs habitants et on démontre déjà dans divers ouvrages à quel point le comportement amoureux des citoyens américains influencera le monde en l'an 2000.

Au Canada français, où on est moins avancé dans l'art d'enquêter, on fit quelques études, surtout sur l'attitude des femmes, ces supputs du satan séducteur, mais on aurait tort de les considérer comme révélatrices. Il semble bien que l'érotisme à la canadienne est un phénomène à part que seule peut refléter une étude de l'histoire en général et de la littérature en particulier. Car malgré tous les efforts des sociologues, des psychologues et des psychiatres, c'est encore chez les romanciers qu'on retrouve, sous le cheminement des intrigues plus ou moins imaginaires, les véritables névroses d'un peuple...

Or, les premiers écrivains du Canada français, furent des historiens, des Jésuites plus exactement, qui consignèrent les menus faits de la colonie et tracèrent les portraits de héros et d'héroïnes de l'époque en prenant bien soin de les montrer

comme autant d'exemples à suivre. Exemples de courage, de sacrifice et de pureté, comme il se doit pour des religieux retranchés de l'existence quotidienne par la dignité de leur soutane et de leur abstinence. Et tandis que, à travers l'histoire de France, on parle des maîtresses de roi, dans celle de la Nouvelle-France, il n'est question que de prières, de messes solennelles et de mariages pieux.

Au Québec, on ne pêche pas, on se marie et on veille à ce que la revanche des bearceaux s'accomplisse pour effacer la honte de la défaite. Le patriotisme ne laisse, à ce niveau, aucune place à Eros, ce dieu païen, gai et insouciant du résultat de ses oeuvres. A partir de cette donnée l'amour en tant que tel devient un symbole. Les époux légitimes s'aiment toujours tendrement et l'adultère n'existe pas, les fiancés, eux, se promènent dans les rues de Québec sous l'oeil vigilant de leur aînés et les Anglais, ces mécréants par définition et par la grâce de l'intolérance religieuse, sont rejetés, une fois pour toute, au-delà de toutes intrigues amoureuses.

C'est d'ailleurs là une attitude dictée par des réalités très tangibles; en Nouvelle-France il y a plus d'hommes que de femmes et on ne saurait partager ces dernières avec l'ennemi. Il serait indécent, toutefois, d'admettre cela ainsi, tout de go, et les chroniqueurs et poètes préfèrent parler de jeunes filles pures et nobles prêtes à mourir pour ne pas céder à une flamme coupable allumée par un quelconque officier anglais, sans songer aux soldats dont on se plaît à ignorer jusqu'à l'existence.

Et puis on évite de reconnaître qu'il peut y avoir "flamme"; les incendies ravagent les constructions en bois, et les coeurs, eux, se contentent d'être raisonnables et de ne pas manifester leurs préférences au-delà d'une limite permise.

Parfois une jeune fille meurt en se battant vaillamment contre les Indiens, mais il n'est pas question de "mourir d'amour". On n'a pas de temps pour ce genre de souffrances, ni à Québec, ni même à Montréal, sans parler des campagnes, où les récoltes alternent avec les attaques ennemies. L'homme fait la guerre, la femme élève la relève et Eros ne saurait survivre dans ces conditions à la nuit de noces chaste et pour tout dire patriotique.

Plus tard, quand les laïcs se mettent de la partie et ajoutent leurs témoignages à ceux des Jésuites et des Ursulines, ils traitent de soucis d'argent, de dettes, de conflits de personnalités entre le gouverneur et ses subalternes, de Bigot et de ses semblables, mais jamais, au grand jamais, de l'alcôve à la française. C'est à peine si on se doute en Nouvelle-France des raisons pour lesquelles la Pompadour a assez d'ascendant sur le roi pour

le persuader d'abandonner Québec à son propre sort. On respecte trop l'autorité et on considère que dans une tête couronnée ne peuvent germer que des idées graves destinées à édifier la postérité et à préserver les intérêts d'Etat.

Bref, dans la colonie, Eros ne rôde pas dans les bois et forêts, d'abord parce que le climat est trop froid pour lui et ensuite parce qu'il est trop bien surveillé par le clergé. L'histoire est trop hypocrite pour relater ce qui se passe derrière les portes fermées des résidences et des cabanes de trappeurs.

C'est à se demander comment le métissage entre Français et Indiens a pu se faire, puisqu'il n'est que très rarement question d'un mariage entre colons ou officiers et les belles sauvagesses. Théoriquement, on ne rencontre les Indiennes que dans les couvents, où les religieuses s'appliquent à sauver leurs âmes et à leur inculquer les bonnes manières, tandis que les courageux Indiens se font tuer pour aider les bons blancs à défendre leurs forts. Ce qui est certain, ce qu'il n'y a pas de place dans tout cela pour cette faiblesse que les Français, qui sont restés de l'autre côté de l'Atlantique, manifestent à l'égard des jolies femmes, ni même pour cette crainte quasi panique qu'éprouvent à leur sujet les Anglais restés en Grande Bretagne. En Nouvelle-France la guerre comme l'amour sont une affaire d'hommes forts, rudes et pères de famille.

Les littérateurs qui succèdent aux historiens reprennent ce thème de père. Les jeunes héroïnes de leurs oeuvres se marient pour se donner un protecteur qui doit remplacer leur propre père et veiller sur elles en toute occasion, même s'il part le lendemain de la noce se battre contre l'ennemi.

Cela s'explique par les vicissitudes du sort de la malheureuse colonie, abandonnée à elle-même face à un ennemi plus puissant, mais également par les doctes enseignements du clergé qui ignore tout de la femme et préfère la mettre sous tutelle. Ce qu'on ne connaît pas fait peur; les prêtres et les missionnaires se méfient des femmes et conseillent aux laïcs de les traiter avec plus de circonspection encore qu'ils ne le font eux mêmes à l'endroit des religieuses dont on exige beaucoup et auxquelles on n'accorde jamais les privilèges dont jouissent les moines.

Idéalisés, admirés, placés sur un piédestal, les hommes, comme des coqs en pâte, n'ont qu'à se laisser aimer par leurs légitimes épouses, fidèles, dévouées et soumises. Et les épouses se doivent d'inculquer cette dévotion première à leurs filles afin qu'elles puissent, à leur tour, se conduire plus tard comme il se doit.

Assez curieusement, cette relation entre les deux sexes rappelle un peu celle de l'Orient et de la femme-esclave. Toute-

fois l'institution du harem ne sera pas transplantée en Nouvelle-France où il s'agit surtout de préserver la famille, catholique et dévouée à la cause nationale.

Ce qui est étrange, c'est que dès que les femmes se mettent à écrire des romans, elles s'acharnent aussitôt à détruire ce mythe fondamental de l'homme-père, être idéal et supérieur, et que ce thème sera développé dans la littérature canadienne-française jusqu'à notre époque, en démontrant on ne peut plus clairement l'enracinement de la tradition.

Les héroïnes de Laure Conan seront condamnées à subir un père faible et stupide dont elles souhaiteront parfois jusqu'à la mort précoce, tandis que Claire Martin ira plus loin encore, en le présentant comme une brute, responsable de la destruction de la femme-mère et très efficacement aidé dans cette oeuvre par l'hypocrisie d'une société puritaine soucieuse uniquement de sauver l'unité de la famille. Dans *Un gant de fer*, comme dans *La joue droite*, Eros n'existe pas. Il n'y a que la malheureuse victime, une jeune fille qui épouse un veuf pour vivre à ses côtés une existence faite d'humiliations et de privations. Et il suffit de relire une certaine scène où l'homme pousse son épouse en bas de l'escalier, pour conclure que la dissolution des moeurs peut être préférable parfois au puritanisme.

Il convient de noter aussi que dans la littérature canadienne les hommes-brutes sont dépourvus de la moindre séduction, ce qui les rend, il va sans dire, d'autant plus répugnants, mais ce qui accentue encore l'image de la soumission aveugle de la femme qui se laisse enchaîner sans ressentir à l'égard de son bourreau la moindre attirance. Le mariage lui-même devient dans cette optique une institution sinistre, que Gabrielle Roy rendra terne et inconsistante.

Dans *Rue Deschambault*, le mari est éternellement absent, dans *Bonheur d'occasion*, c'est un faible qui ne compte pas, et dans *Alexandre Chenevert* c'est un idéaliste et un rêveur qui s'aperçoit à peine qu'il a une femme et un enfant. L'unique homme vraiment séduisant dans toute l'oeuvre de Gabrielle Roy, c'est un artiste peintre qui parcourt les bois à la recherche du miracle de l'art, mais qui se soucie peu de femmes et qui, comme de bien entendu, reste célibataire.

D'une manière générale, les héros des romancières canadiennes sont des faibles ou des brutes et cela permet de conclure que c'est de cette manière-là que les québécoises voient les québécois. N'empêche que l'institution du mariage a survécu quand même. Pourquoi? La femme reçoit une éducation qui la force à se soumettre à l'homme, répondent certains écrivains, mais on ne comprend pas, pour autant, pourquoi l'hom-

me accepte, à notre époque, de la prendre en charge. Aime-t-il? Qu'est-ce que pour lui la femme idéale?

Pour les religieux, car il ne faut jamais les oublier quand il s'agit du Canada-français, même quand on traite de l'érotisme, la femme c'est la mère, être fort de son sacrifice et conscient de son rôle. Pour les écrivains, tels que Ringuet ou Grignon, c'est la paysanne aux flancs féconds, digne compagne de l'homme qui l'aide en tout et partout et qui le domine à l'occasion.

Le roman du terroir, même quand il a pour auteur une femme, telle Germaine Guévremont par exemple, réhabilite l'homme et balaie les drames des femmes soumises. Il laisse aussi une place à Eros, un petit diabolin devenu frustré et plein de santé, qui se fond dans le paysage des champs et des forêts, dans l'immensité de la nature et dans le goût de vivre. Et tout de suite la femme prend une autre dimension, cesse d'être victime, devient reine du foyer et représente une force. Le retour à la nature comporte les scories d'une tradition puritaine, mais charie un souffle de santé plein de dynamisme dont l'amour idéal et l'amour charnel ne sont pas exclus.

Mais même là, le matriarcat chasse petit à petit Eros. Les héroïnes ne sont pas encore des mères indignes, semblables à celle de *Vipère au poing*, roman admirable et le plus beau cas d'une névrose particulière, mais elles se transforment en "patronnes" qui dominent leur conjoint pour le plus grand bien de leurs enfants.

Toutefois, l'agriculturisme littéraire ne pouvait durer, parce qu'il a cessé de refléter la réalité d'un univers devenu citadin, et les romanciers commencèrent à décrire un autre monde où, souvent, la recherche de Dieu tue Eros et où l'amour terrestre ne débouche que sur l'échec, sur la prêtrise ou sur la mort. Pour eux, la femme demeure un être faible, qu'il faut protéger, mais qu'on ne parvient pas à sauver parce qu'il est impur.

Et une fois de plus on retrouve les vieux thèmes de la tradition religieuse; la femme coupable, la Marie-Madeleine, est là!

Il y a tout d'abord *Pierre le Magnifique* de Roger Lemelin et le couple enfermé dans une chambre d'hôtel qui refuse le péché parce que Pierre lutte... Scène à ce point significative qu'elle vaut une citation:

"Fernande se redressait, agitée par une exaltation fiévreuse:

— Avec vous je partagerai toute honte, tout gloire, toute souffrance. Je ne veux pas de la sécurité sans vous. S'ils viennent, je serai à vos côtés et je leur crierai ma joie et ma fierté de vous aimer.

Elle le prit sous les épaules et le tira vers elle doucement. Il gémissait, sans défense: "Tout est perdu."

A ce moment même, un taxi arrivait en trombe et stoppait à la porte de la maison de la pension où logeait Pierre. Denis Boucher en sortit et aida un vieux prêtre à descendre. C'était le curé Aristide Loupret.

— Montez vite. Je m'occupe de régler avec le chauffeur. Bonne chance et adieu!

Mais il n'existait plus pour le vieillard qui, les yeux gonflés par son souhait intense "Pourvu qu'il ne soit pas trop tard", grimpait l'escalier en butant contre les marches dans l'obscurité."...

"Le vieux prêtre...leva les yeux sur Fernande, droite, blême et tellement seule au milieu de la pièce.

Le regard du prêtre retourna peureusement vers Pierre.

— Est-ce que j'arrive trop tard?

Pierre fit non, malicieusement, de la tête. L'enfance était retrouvée!

— Merci mon Dieu! dit hâtivement le curé."

Pierre le Magnifique s'apparente, toutes proportions gardées, à *Crime et Châtiment* de Dostoïewski. C'est le rêve de grandeur d'un homme jeune, un meurtre, l'amour et le sacrifice total d'une fille qui a déjà vécu l'aventure des sens, sans en retirer, cependant, aucune joie et aucune force. Mais le héros de Dostoïewski est condamné au bagne et part avec la jeune fille dont l'amour va racheter sa faute, tandis que Pierre échappe, et au péché, et à la police, parce qu'il devient prêtre... Le malheureux Eros n'a plus aucune chance de jouer un rôle. La femme, la dangereuse séductrice, est vaincue. Pierre n'éprouve à son égard qu'un certain regret mêlé de dégoût.

Mais plus tard, le médecin de Macklin, de *Poussière sur la ville*, aura pitié de son épouse adultère et cela malgré l'intransigeance du curé. La mentalité de la société québécoise évolue avec une rapidité de géant et entre Roger Lemelin et André Langevin, deux écrivains contemporains tout compte fait, il y a déjà un siècle de distance. L'adultère a cessé d'être abject, on reconnaît au diabolin Eros une certaine puissance et on se plaît même, parfois, à justifier les fautes de la pécheresse, mais généralement elle meurt...

N'empêche que le "mauvais exemple" demeure et que c'est en partie grâce à lui, sans doute, qu'un Réjean Ducharme peut se permettre aujourd'hui de ne pas mâcher ses mots. A côté de la femme-tentatrice apparaît aussi dans notre littérature la femme qui se sacrifie par amour d'un homme, et non pas sous la pression de la société, et la femme-névrosée. C'est cette der-

nière qui demeure et qui devient même de plus en plus importante avec la nouvelle vague d'écrivains féminins et masculins, l'invasion des psychiatres et la bénédiction du clergé. Il est à prévoir que c'est cette femme-sacrifiée et cette femme-névrosée, qui dominera Eros pendant quelque temps encore jusqu'à ce que les Québécois en particulier, et les peuples nordiques en général, parviennent à rompre avec leurs traditions puritaines et à trouver enfin cette simple joie de vivre qui est si difficile à atteindre.

Une joie de vivre qui ne sera nullement semblable à celle des latins qui ont fait d'Eros un petit monstre d'égoïsme, plutôt efféminé et maladif, ni cette forme d'obsession pathologique à l'américaine qui a donné la *Lolita* de Nabokov, mais quelque chose d'autre, de vrai, et de sain parce que conforme à la réalité d'une existence d'hommes...

ALICE PARIZEAU